



LA  
DESCENTE DE LA COURTILLE

EN 1833.



On a peu écrit sur le carnaval, en France. Cette surprenante époque de l'année n'a point d'historien chez nous. Il est raisonnable de penser que la majestueuse gravité de nos moralistes aura craint de se compromettre en y touchant; et c'est, à mon avis, bien dommage. Car il y aurait de grands et curieux enseignements à

prendre dans un livre qui nous raconterait les carnivals de Paris, seulement depuis un demi-siècle : depuis les joyeuses promenades aux Porcherons, sous le roi Louis XVI, nocturnes dévergondages, où des dames, comme la comtesse de Genlis, la princesse Potocka et de plus hautes encore, se vantaient d'avoir pris leur part de folie, déguisées en cuisinières; d'avoir, ainsi défigurées, fait la débauche avec des ducs en laquais et des laquais en ducs; d'avoir mangé populairement des pigeons à la crapaudine, du veau rôti et une salade de barbe de capucin; enfin, d'avoir bu, en vraies cuisinières, et sans faire trop laide grimace, chacune un verre ou deux de *sacré chien* tout pur! Certes, ce serait une plaisante occupation que d'étudier les préludes de la grande révolution dans ces visites incognito du seigneur à l'ouvrier, dans ces piqueniques de confuse et tumultueuse égalité, où les convives, en se reconnaissant, ne savaient qui devait le plus porter envie à l'autre : ce serait une chose étourdissante que de voir, durant ces cinquante années, revenir toujours au même temps, aux mêmes jours, cette même liberté du masque, cette même sécurité licencieuse du mardi-gras, à travers les orages sanglants et les pauvretés politiques du Directoire, les gloires du Consulat et de l'Empire, les désastres des

deux Restaurations, et les dévotes simagrées du règne de la Charte de 1814; car la République elle-même n'avait pu que suspendre, sans les abolir, les bruyantes folies du mardi-gras. Mais il n'appartient pas à moi, homme d'hier, qui n'ai vu que les dernières de ces cinquante années, d'entreprendre l'histoire de leurs carnivals. J'ai voulu seulement indiquer aux écrivains qui s'occupent de peinture de mœurs, une importante lacune à remplir; et c'est déjà de ma part une assez grande témérité. Je reviens au titre de mon article, *la Descente de la Courtille en 1833*.

Tout le monde convient que depuis bien longtemps on n'avait vu la fureur de plaisirs, l'universalité d'orgies, qui ont distingué le carnaval de cette année. On a voulu savoir le pourquoi de cet empressement insolite à se réjouir, de cette faim, de cette soif frénétique d'amusements, de bruit et de cris, dont les temps antérieurs offrent si peu d'exemples, même celui où le *Catéchisme poissard* eut sa première édition. Chacun a dit les causes qu'il avait trouvées. Je n'en débattrai point la valeur; non que le principe d'où sont parties tant d'extravagances me soit indifférent : au contraire. Mais, pour en parler convenablement, il faudrait mettre le pied sur un terrain glissant, que l'éditeur du *Livre*

*des Cent-et-Un* nous a fort sagement interdit; ne voulant point, dit-il, faire de son entreprise un champ de bataille pour les guerres d'opinions. Ma tâche est donc tout simplement d'énumérer ce que j'ai vu d'effets produits par ces causes, de conséquences échappées à ce principe; et puis de les décrire, si je puis.

Or, voici ce que j'ai vu.

Mardi-Gras, à minuit, il faisait un temps abominable. La pluie, tombant à grande profusion depuis plus d'une heure, liquéfiait merveilleusement le sol des boulevards et faisait luire leurs dalles, à la lueur du gaz, de cet éclat perfide qui appelle la confiance du piéton. J'essayai, n'osant aller plus loin, d'entrer au bal masqué du théâtre des Variétés. Mais vingt minutes d'attente et d'efforts inutiles me démontrèrent suffisamment la vanité de mon entreprise. Alors je réfléchis: et pensant qu'il valait mieux, pour mes projets du matin, me rapprocher le plus possible du faubourg du Temple, j'eus le courage d'aller, sans parapluie, que je n'aurais su comment tenir dans la foule; sans voiture, puisque cette nuit les voitures étaient devenues je ne sais quoi, jusqu'au théâtre du Cirque-Olympique. Arrivé là, j'eus honte de me regarder dans la masse de lumières qui éclairaient la façade de l'édifice. J'avais de la boue jusqu'au ventre, et

mon chapeau me pleuvait sur les épaules à l'instar de ceux que portaient ces pauvres grenadiers d'Arras, le jour où Junot conçut l'importante réforme de leur coiffure. Sous l'étroit appentis, soi-disant abri pour le public, que MM. Franconi frères ont pratiqué devant leur établissement, j'eus la simplicité de réclamer humblement une petite place que l'on me fit en rechignant, avec infiniment de raison; car ceux qui se trouvaient là-dessous s'étaient presque séchés, depuis une grande demi-heure qu'ils attendaient, et l'idée de sentir se presser parmi eux et se tordre un corps tout frais arrivant de la rue, leur donnait le frisson. A peine entré, j'eus grande hâte de sortir, car j'étouffais! et ce fut avec la violence peureuse d'un citoyen paisible qui, sans le savoir, s'est jeté au milieu d'une émeute, que je me mis à pousser des coudes et des poings pour fuir l'asile qu'un instant auparavant j'implorais comme une faveur.

Me voilà donc encore une fois les pieds dans la boue et battu par la pluie, la grande et large pluie, qui me déchirait la figure et me lustrait les habits mieux que tous les cylindres du monde. J'enrageais. Cependant je regardai autour de moi. Comme toute cette foule était calme et silencieuse! Des femmes, frêles créatures, aux épaules nues, la tête couverte d'un voile de tulle, ou

d'un foulard pour toute défense, livraient, sans se plaindre, leurs pieds chaussés de satin aux flaques d'eau qui les submergeaient. A côté d'elles, des hommes en pantalon blanc, en souliers de drap ou de velours, leur prêtaient généreusement un coin de manteau, dont la traîtresse doublure déteignait en bleu sur les corsages roses, en noir sur les corsages blancs. Un parapluie vert déployé sur la tête d'un arlequin versait l'eau verte de ses gouttières dans l'oreille d'une pauvre petite poissarde grelottante, et sur la fraise soigneusement empesée d'une grisette en habit de paillasse. C'était pitié que de voir tout cela, n'est-ce pas? Eh bien, pas un murmure contre ce temps inexorable, contre cette pluie si constante dans sa barbarie; pas un regret pour tous ces souliers perdus, pour toutes ces fraises, tous ces corsages, tous ces costumes tachés, mouillés, gâtés. Pas une frayeur de rhume, pas une idée funeste, pas un mot triste... rien! Un courage héroïque, une résignation admirable! Et si, de cette multitude inondée, une plainte s'élevait par hasard, elle était douce, honteuse, à peine articulée... C'était: — Mon Dieu, nous n'aurons pas de place, peut-être!

Le moyen de se trouver à plaindre au milieu de gens si affligés et pourtant si tranquilles! Néanmoins, comme la pluie commençait à me

gagner les os, j'entrai au café du théâtre. Une autre foule attendait là, foule bariolée, masquée, déguisée aussi; mais découragée, celle-là! malade d'impatience et de dépit, assise immobile à des tables dégarnies, n'ayant pas la force de se distraire, même en buvant.

Peu à peu cependant, le théâtre, gouffre immense, vint à bout d'engloutir toute cette multitude. Mon tour de passer n'arriva qu'à deux heures et demie.

Il y avait *treize mille francs* de recette.

M'y voilà donc. Je tends mon billet au contrôleur, M. Lapôtre, qui me dit en souriant d'un air de connaissance: — A droite. — Je vais à droite. J'essaie de me glisser dans la salle: impossible. Deux fois je reviens à la charge. Enfin, porté par un flux qui me pousse et m'enlève de terre, j'entre... Puis vient le reflux menaçant, irrésistible, qui me repousse et me jette au bas de l'escalier. J'y renonce, et je monte, non pas dans une loge, mais derrière une loge, car on s'écrasait en haut comme en bas.

Je vois le bal!

Où trouver des mots pour raconter un pareil spectacle? Il était là tout entier, ce peuple de masques, que j'avais vu à la porte, essuyant la pluie, se ployant au vent, sans dire un seul mot. Comme elle se payait amplement de sa longue

contrainte, la folle mascarade! Comme elle voulait regagner vite ses deux heures perdues! Il y avait de quoi devenir fou à la voir ainsi courir et prendre d'assaut toute cette salle, et dire:— Tout cela est mon domaine! tout cela est à moi! je suis chez moi, ici! A la porte les sergents de ville! à la porte les gendarmes! — A ceux qui n'ont pas vu le bal de Franconi, ce bal unique parmi tous les bals de la nuit du mardi-gras, je dirai: — Combinez dans votre imagination tous les bruits, tous les vacarmes que vous pourrez rêver; faites crier à la fois trois mille voix d'hommes et de femmes, non pas des voix de tous les jours, mais des voix de carnaval, triplées de vin, enflammées de punch; pressez autour de vous ces trois mille personnes, dites-leur de frapper toutes à la fois de leurs deux pieds sur le plancher mobile et creux d'une salle de bal; et quand elles auront crié, quand elles auront sauté à tout briser, à tout enfoncer, dites-leur de chanter, de danser et de battre des mains toutes encore et en même temps!... Alors vous aurez quelque idée de l'incroyable tapage, du tumulte indescriptible que mes yeux virent, que mes oreilles entendirent du haut de ce derrière de loge.

Car il y avait, pour faire danser tout ce monde, un orchestre formidable, un orchestre de chevaux, avec toute son artillerie de cymbales,

de trombones, de timbales et de tambours; cet orchestre était haut placé, au milieu de la scène, bien en vue de toutes parts, et il jouait continuellement... Eh bien, si j'ai pu soupçonner son existence, c'est que de temps en temps il me venait à l'oreille comme le vagissement incertain que pousserait un enfant nouveau-né, comme un lointain murmure de musette et de tambourin qui feraient danser des bergers à une lieue de moi; c'est que de temps en temps une rumeur fugitive m'arrivait sonore et douteuse, comme ces fanfares qui vous saisissent et vous arrêtent sur une montagne, lorsque la cavalerie passe au fond du vallon que vous dominez. Si j'ai dû croire que tout n'était pas danse et masques dans ce bal, c'est que loin, bien loin devant moi, à travers un voile de vapeurs et de poussière, brillaient par intervalles deux ou trois formes métalliques, comme celles d'un cor ou d'un ophicléide.

Et ne croyez pas que la majesté de cette grande salle de spectacle, avec sa somptueuse illumination de quarante lustres, avec son plafond de guerriers et ses piliers militaires en fer doré, fit opposition fâcheuse aux ignobles mouchetures, boueux résultats que l'assistance avait apportés du dehors. Non pas. Il y avait harmonie. Sous la tente du Cirque, glorieusement fati-

guée de vingt batailles, toute noire de la poudre brûlée au *siège de Saragosse*, à la *prise de Napoli*, à l'*assaut de Praga*, à toutes les prises d'armes de la *République*, de *l'Empire*, et des *Cent Jours*, tente promenée du mont Saint-Bernard aux buttes Montmartre, les danses marbrées et défrisées, aux pieds noirs et gris du mardi-gras, figuraient à merveille. Un nuage à l'odeur singulière, produit de toutes ces humidités condensées, affaiblissait favorablement l'éclat des lumières, et contribuait à l'ensemble du tableau qui, je vous jure, ne laissait rien à désirer.

Quelque chose de plus pittoresquement bizarre que les danseurs, c'était leur danse. Incapables de saisir la moindre mesure, le moindre motif des airs que l'impassible mécanique de l'orchestre envoyait se perdre dans leur foule, ils s'étaient arrangé une musique à eux, musique infernale et grotesque, dont une ronde obscène faisait la base, et que des cris, des exclamations, des jurons de toute sorte accompagnaient, à la grande joie des danseurs, aux applaudissements de la galerie. Cette contredanse diabolique n'avait qu'une figure, une seule; c'était une chaîne d'hommes et de femmes se tenant pêle-mêle par la main, dos à dos, côte à côte, face à face, n'importe; et cette chaîne courait tête baissée, en ligne oblique, perçant, brisant, renversant tout

ce qui gênait son foudroyant galop; tourbillon immense qui entraînait et faisait tourner avec lui tout ce qu'il accrochait au passage, vous prenant par l'habit, vous tranquille, par le bras, vous désintéressé, vous triste, et vous forçant à rire, à courir, et à crier comme lui; véritable trombe humaine enfin, à côté de laquelle une ronde du sabbat n'eût semblé ni plus animée, ni plus bruyante, qu'une simple galopade diplomatique. Le cœur me battait, la sueur me venait au front, à regarder courir cette effroyable tempête, jonchant le plancher de débris que sa fureur arrachait, tels que chapeaux, collerettes, et cravates, et châles, et mouchoirs, et manches d'habits, et manches de robes, qu'elle piétinait ensuite impitoyablement. J'avais peur de ces cris de joie enragée, si pareils à des cris de douleur et d'épouvante; je voyais tomber des femmes, relevées à l'instant par je ne sais quelle puissance d'élasticité; je voyais jeter des hommes sur d'autres hommes, lesquels revenaient en bondissant au point de départ comme une balle qui frappe le mur. Je me disais dans ma frayeur: — Si la chaîne allait se rompre! — et la chaîne se rompait, et tout tombait, tout se roulait confusément sous les pieds... Puis en un clin d'œil elle se renouait; la ronde interrompue, perdue pendant une seconde, rattrapait sa marche, retrouvait ses re-

frains grivois, et chacun repartait sain et sauf, sans blessure, sans accident ! Quel spectacle !

Voilà pourquoi, au grand étonnement des personnes qui n'ont point vu ces bals, la police ne s'est point hasardée dans leur enceinte, du moins avec ses habits et les signes ostensibles de son ministère. C'eût été la plus grande joie de toutes pour les *malins* et les *poissardes*, ces rois et reines du mardi-gras, que de trouver là un sergent de ville en uniforme. Le voyez-vous à l'instant même pris, enveloppé, rivé par des mains de fer à d'autres mains non moins solides, et tourner, courir, danser malgré lui, l'épée au côté, tricorne en tête, lui que l'on aurait envoyé pour imposer l'ordre et commander la décence ?

A cinq heures du matin, les musiciens, las de jouer pour leur propre agrément des contredanses et des valse qu'ils savaient par cœur, s'arrêtèrent tout court. La masse joyeuse fit de même ; il n'y avait plus parmi elle un pied qui ne fût meurtri, une tête qui ne fût prête à éclater du tapage qu'elle avait fait et entendu.

A cinq heures du matin aussi, je sortis, brisé, n'en pouvant plus ; car je n'avais pas, moi, pour braver la fatigue de cette vision étrange, pour résister au choc de cette joie furieuse, la fièvreuse inflammation de la mascarade aux nerfs d'acier, qui venait ainsi de dépenser en deux ou

trois heures plus de bruit et de mouvement qu'elle n'en dépensait en toute une nuit les autres années.

Il pleuvait toujours. Le café Hainsselin, au coin du faubourg du Temple, était déjà plein de gens qu'à leur mine fraîche et reposée je jugeai avoir tranquillement passé la nuit dans leur lit. Ils venaient là pour assister à cette fameuse descente de la Courtille dont tout le monde parle à Paris et que trop peu de personnes voient, parce que, pour la voir, il faut se lever matin et n'avoir peur ni de la boue, ni des voitures, ni des injures. A la petite pointe du jour, je fis marché avec un cocher de citadine qui consentit fort généreusement à se mettre, lui et ses deux bêtes, à ma disposition pour la matinée *au prix ordinaire* ; chose qui m'émerveilla et que je donne ici comme un titre de plus à la préférence que les citadines méritent d'obtenir sur toutes les autres voitures de l'espèce des fiacres. Je montai sur le siège à côté de ce brave homme, afin de ne rien perdre de ce que je voulais voir, et nous partîmes pour la barrière, au petit pas, car la file se formait déjà.

— Ça sera brillant, dit le cocher. Quand on aurait fait le temps exprès, il ne serait pas mieux.

Il pleuvait à verse !